

J.A. 1820 MONTREUX 1

N° 20
9 OCTOBRE 1970
PRIX: FR. 0.60

TRIBUNE DE CAUX

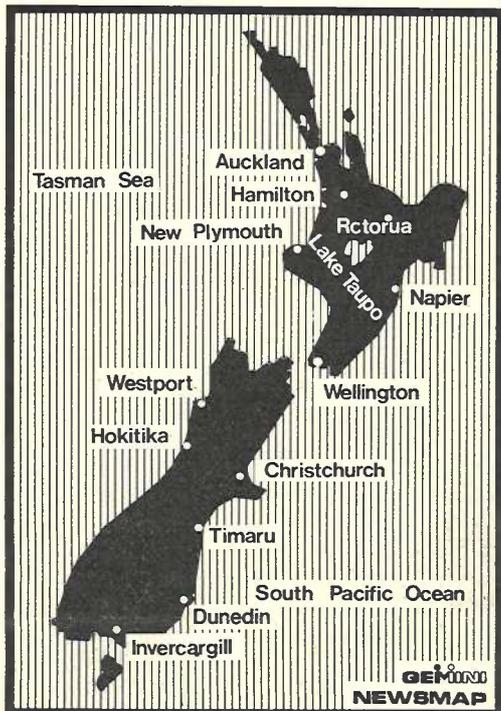


Photo BIT

De jeunes Maoris, descendants des premiers habitants de Nouvelle-Zélande, apprennent leur métier de bâtisseur dans une école professionnelle de Wellington.

La Nouvelle-Zélande face à son avenir

L'histoire a-t-elle un sens?



La Nouvelle-Zélande, un pays passionnant

B IEN peu d'entre nous connaissons la Nouvelle-Zélande ; nous savons seulement qu'elle est située « de l'autre côté », exactement aux antipodes de notre vieux continent. Pourtant, comment oublier que 18 500 soldats néo-zélandais ont laissé leur vie sur les bords de la Somme ou de la Meuse dans la première guerre mondiale et que 11 600 ont contribué à acheter avec leur vie le prix de notre liberté dans la seconde guerre mondiale ? Il s'agit donc, malgré l'éloignement géographique, d'un pays très proche de nous par les idées qu'il défend et son mode de vie.

La Nouvelle-Zélande a été conquise il y a deux cents ans par le capitaine Cook pour le compte de la Couronne britannique. Les Maoris, population indigène qui peuplait entièrement les îles, firent de leur mieux pour résister aux envahisseurs, mais en vain. Aujourd'hui, les Maoris sont parfaitement assimilés aux descendants des premiers colons britanniques et l'égalité est complète à tous points de vue.

L'exportation des produits laitiers a constitué jusqu'à présent la principale ressource du pays (plus de 90 % si l'on ajoute la viande). Près de la moitié de ces exportations a été faite en direction de la Grande-Bretagne. On comprend dès lors les appréhensions des Néo-Zélandais devant la candidature de l'Angleterre au Marché commun, candidature qui, si elle est acceptée, obligera le gouvernement de Londres à repenser toute sa politique agricole.

Pour se mettre à l'abri des fluctuations du marché agricole mondial, la Nouvelle-Zélande cherche depuis plusieurs années à développer son industrie : en face, les marchés énormes de l'Asie s'ouvrent à elle. Il s'agit non seulement de faire du commerce, mais de venir en aide à des pays qui veulent, eux aussi, se développer. Aussi la Nouvelle-Zélande a-t-elle participé, dès 1950, aux efforts des gouvernements sud-asiatiques coordonnés selon le « Plan de Colombo » pour le développement de toute la région, le gouvernement de Wellington concentrant plus particulièrement ses efforts en faveur de ses voisins immédiats des îles du Pacifique, Fiji, Samoa, Tonga, etc.

Faut-il ajouter que la Nouvelle-Zélande est un pays merveilleux, dont les Alpes et les lacs sont beaux — peut-être même plus beaux — que les « nôtres » ?

C'est dans cette perspective, celle d'un pays lui-même en profonde mutation, mais qui fait face à l'Asie, qu'il faut lire les nouvelles ci-contre de l'arrivée du groupe international de Il est permis de se pencher au-dehors.

En lieu et place des deux prochains numéros de la Tribune de Caux, nos abonnés recevront une plaquette illustrée de 24 pages, contenant les meilleurs documents de Caux - 1970.

Notre prochain numéro paraîtra ainsi le 20 novembre.

Le prix de vente de ce rapport est de Fr. 3.—. Des exemplaires supplémentaires pourront être commandés dès parution à notre adresse (réduction par quantité).



Amérique du Nord et du Sud Moyen et Extrême-Orient Afrique et Europe

Renseignements et réservations auprès de votre
agence de voyages IATA ou de Swissair

SWISSAIR

Nouveaux films

Un nouveau film documentaire sur l'Asie du Sud-Est sortira en novembre 1970. Tourné par David Channer et Christoph Spreng, il relate les épisodes suivants :

L'accueil réservé par la Malaisie, pays aux races multiples, à *Il est permis de se pencher au-dehors*.

La vie d'un responsable syndical dans la fermentation sociale de Calcutta.

L'action « révolutionnaire » d'un patron de Bombay aux mobiles différents.

La naissance de l'Etat du Meghalaya, dans le nord-est de l'Inde, avec le discours inaugural du premier ministre, M^{me} Indira Gandhi.

Ce film, en couleur, d'une durée de projection de 25 minutes, est en vente au service des films du Réarmement moral.

■ *Le Lever de la nuit* est maintenant disponible en français, en 16 et 35 mm. La version allemande est en préparation.

■ *M. Brown descend de la colline* existe en allemand et en italien.

■ *Donne un os au chien* vient d'être doublé en indonésien.

« Il est permis de se pencher au-dehors » aux antipodes

Un groupe international du Réarmement moral est arrivé en Nouvelle-Zélande la semaine dernière, à l'invitation du premier ministre, du chef de l'opposition, de la reine des Maoris et d'autres personnalités du pays. Successivement accueillis par trois cents Maoris, par les étudiants, par le maire de Wellington, les jeunes Européens ont rapidement fait parler d'eux dans le pays par la presse, la radio et la télévision. La « première » de leur spectacle a eu lieu au Théâtre St-James de Wellington en présence du gouverneur général, du premier ministre et de leurs épouses, du maréchal Riddiford, de même que des ambassadeurs de France, de Suisse, de Chine, d'Australie, des Pays-Bas et du Vietnam. On notait aussi dans la salle des syndicalistes et des directeurs des industries de transformation de produits laitiers et carnés.

Plus de deux cents spectateurs se pressèrent sur la scène pour parler avec les acteurs après

que le rideau fût tombé sur le dernier chant. « C'est pour nous une bouffée d'air frais, disait l'un des ambassadeurs. Ne me comptez plus au nombre des spectateurs, mais des participants. »

Cette visite a été rendue possible grâce aux sacrifices de nombreuses personnes : un comptable qui vide son carnet d'épargne et en apporte le montant : 1300 livres sterling ; un malade qui fait de même et envoie, de son lit d'hôpital, 2600 livres ; un ménage avec trois enfants qui se charge de la location du théâtre dans leur ville. D'autres prêtent leurs voitures, offrent leurs chambres d'amis. Des thés-ventes, des présentations de films ont lieu dans tout le pays pour rassembler les sommes nécessaires.

Après Wellington, la pièce sera présentée à Auckland et à Hamilton avant de revenir en Australie et de partir pour la Papouasie-Nouvelle-Guinée.

Le gouverneur général et le premier ministre à la « première » de la revue européenne au théâtre St-James de Wellington



Photo Maillifer

Le gouverneur général salue le premier ministre de Nouvelle-Zélande dans le foyer du théâtre.

Un fermier néo-zélandais en Inde

L'auteur de cet article est un fermier néo-zélandais qui, depuis plusieurs années, se consacre avec sa femme au développement de la ferme expérimentale du centre de conférences du Réarmement moral à Panchgani, en Inde.

LA Nouvelle-Zélande est devenue une nation grâce à la sueur et à l'intégrité morale de ses fermiers. 93 % de notre revenu national provient de nos champs.

Pendant deux guerres mondiales, notre pays a versé son sang pour garantir la liberté de l'humanité et pour devenir un pays pleinement responsable de la famille internationale. Mais il reste beaucoup à faire, et aucun de mes compatriotes n'aime laisser un travail à moitié fini. Dans le monde entier, nous entendons les appels de la haine, de la peur, de la violence, de la faim ; qu'allons-nous répondre ?

N'est-ce pas le plus grand défi de notre époque ? Notre avenir n'est pas, j'en suis persuadé, dans des luttes intestines pour nous approprier un plus grand morceau du gâteau, ou pour nous laisser aller aux plaisirs fallacieux de la société permissive, mais dans une prise de responsabilité des besoins d'autres pays.

Au cours des dernières années, de nombreux Néo-Zélandais sont allés servir dans d'autres pays avec le Réarmement moral comme secrétaires, ingénieurs, fermiers, cuisiniers, comptables, etc. Ces années sont pour nous les plus riches autant que les plus aventureuses, au meilleur sens du terme.

Ici, à Panchgani, nous avons le privilège, ma femme et moi, d'œuvrer au développement de la ferme. Les vaches Jersey, envoyées d'Australie, ne donnent pas seulement du bon lait pour le centre de conférences et les écoles voisines, mais aussi des taureaux du meilleur pedigree pour l'amélioration du cheptel local. Un poulailler donné par des agriculteurs luxembourgeois fonctionne fort bien ; il fournit une nourriture riche en protéines et montre ce qu'on peut faire avec de la patience et des soins constants. Sept écoliers néo-zélandais ont récolté de l'argent pour planter un champ de pommes de terre ; un tracteur a été donné par des amis anglais, une étable par le maire de Perth, en Australie, une autre, pour les veaux, par des fermiers canadiens. L'argent pour ériger les barrières a été récolté en Allemagne et au Canada ; les sommes nécessaires au forage du puits ont été récoltées en France, en Suisse, en Inde et ailleurs.

Nous avons des jeunes qui viennent travailler à la ferme des montagnes de l'Assam, de Ceylan, d'Afrique, même des universités indiennes. Ils y découvrent la dignité du travail manuel, l'art de travailler en équipe et la satisfaction que donne l'ouvrage bien fait. C'est ainsi qu'un sol abandonné et pauvre est en passe de devenir un sol fertile et que l'espoir renaît.

Aussi, je ne doute pas de la part que des Néo-Zélandais peuvent prendre, sous la direction de Dieu, à l'édification d'une Asie nouvelle. Il en faut encore bien davantage pour que le travail soit accompli !

John Porteous.

L'histoire a-t-elle un sens?

par Eiliv Skard, professeur à l'Université d'Oslo

On est généralement d'accord sur l'importance que revêt, pour un individu, la signification qu'il peut attacher à sa vie personnelle. Les psychologues nous rappellent d'ailleurs que l'homme est un être sans cesse à la recherche d'un sens à la vie, que cela fait partie de sa nature. Mais il est tout aussi important de s'efforcer de trouver quelle peut être la signification du monde dans lequel nous vivons.

Un pessimisme profond domine notre époque ; nous vivons dans la crainte de la guerre, de la dictature, de la mécanisation et de la dépersonnalisation qui en résulte, développements que nous sommes encore loin de contrôler et qui pourraient bien signifier la fin des valeurs les plus précieuses de notre civilisation.

Je ne pense pas que l'étude de l'histoire puisse donner une réponse pleinement satisfaisante à la question du sens de l'histoire ; mais elle peut sans doute nous fournir d'importantes informations, nous aider par exemple à comprendre pourquoi une civilisation s'effondre et meurt, comment aussi — et c'est plus important encore — une civilisation croît et s'épanouit.

Un exemple de l'histoire ancienne est instructif à cet égard. L'Empire romain a été sans doute la construction politique la plus imposante de tous les temps. Plusieurs siècles avant Jésus-Christ, les Romains avaient conquis le monde et en avaient organisé les structures. Cela n'empêcha pas le début d'une longue décadence qui, au troisième et quatrième siècles de notre ère, conduisit à la chute de l'Empire et de sa culture — l'un des drames les plus gigantesques de l'histoire humaine.

Grandeur et décadence. Pourquoi ?

D'illustres historiens se sont penchés sur les causes de ce désastre. Certains ont parlé de la décadence de la race ; d'autres ont mis en évidence des raisons militaires ou économiques. Aucune de ces théories ne donne d'explications satisfaisantes. Quelques savants ont mis le doigt sur le déclin moral de l'époque — il était notoire.

Je ne voudrais pas pour ma part sous-estimer cet aspect du problème. Mais, à mon avis, il faut aller plus au fond des choses et nous demander quelle était, dans l'Antiquité, l'attitude dominante devant la vie. On découvre alors que les hommes de cette époque étaient essentiellement dominés par la crainte, le pessimisme ; on dirait en langage moderne que leur état était dépressif. Ils étaient dépourvus de toute foi, de toute espérance, de toute attente. Qu'y avait-il derrière cette attitude ?

Le professeur Eiliv Skard, de l'Université d'Oslo, a prononcé à Caux cet été une étude sur ce sujet passionnant qui suscita un vigoureux échange de vues. Voici les principaux passages de cet exposé.

Nous avons la chance d'avoir, dans ce domaine, un témoin de premier ordre, le meilleur possible. Il s'agit de Marc-Aurèle, l'empereur-philosophe qui vécut dans la seconde moitié du II^e siècle après J.-C. Voici bien l'un des plus nobles caractères de l'Antiquité. Nous connaissons ses pensées grâce à son journal auquel il confiait, jour après jour, avec une grande objectivité, ses vues sur les problèmes de la vie et du gouvernement des hommes. Qu'en ressort-il ? Que Marc-Aurèle était l'un des hommes les plus sympathiques, mais aussi l'un des plus pessimistes de son temps. Sa vie semble être caractérisée par un état de tension entre un maximum d'effort moral et un minimum d'espérance. Pour lui, tout est vanité, la vie est tragique, écœurante même, à peine supportable. On ne peut s'empêcher de se demander : pourquoi tant de pessimisme là où il y a aussi tant de grandeur morale ?

L'homme d'Etat doit être aussi philosophe

Un passage des pensées de Marc-Aurèle est révélateur. L'empereur avait lu *La République* de Platon, ce livre dans lequel le philosophe grec exprimait ses vues sur l'Etat idéal, réalisable à ses yeux à une condition : que la puissance et la sagesse se confondent en un seul homme, le philosophe devenant le maître de l'Etat. Un tel ouvrage mettait Marc-Aurèle sur la sellette : n'était-il pas précisément à la fois philosophe et empereur ? « Ne nourrissez pas l'espoir de voir l'Etat idéal de Platon se réaliser », écrit-il pourtant dans son journal. Cela ne serait possible que par un changement dans la mentalité de l'homme que Marc-Aurèle, fidèle en cela à la tradition des penseurs de l'Antiquité, considère comme une impossibilité. L'homme ne peut pas changer : tous les philosophes étaient d'accord sur ce point.

L'antiquité était fondamentalement pessimiste...

S'il est vrai que notre conception de l'avenir ou, pour employer un grand mot, notre philosophie de l'histoire, détermine nos actions et nos efforts, il faut se demander quelle était la philosophie de l'histoire dans

l'Antiquité ? On peut résumer celle-ci en quelques mots : on considérait la vie de l'individu et de l'humanité comme un processus de la nature.

« La nature est tout, tout est nature », disait au début du siècle un célèbre biologiste allemand. La nature est éternelle ; elle n'a pas été créée par un dieu, ni ne disparaîtra un jour par l'action de ce même dieu : elle est, elle existe. Les processus de la nature sont réguliers, inaltérables, prévisibles. La nature se manifeste dans un cycle qui se répète sans cesse : le printemps puis l'automne, le jour puis la nuit, la vie puis la mort. Quand Homère veut donner une image de la vie humaine, c'est à la nature qu'il l'emprunte : l'histoire est comparable aux feuilles des arbres, poussant au printemps, tombant en automne. « Tout est nature », et l'homme fait partie de cette nature, telle était la conception grecque.

Plus on pense aux implications de celle-ci, plus on comprend qu'elle ait eu pour résultat de tuer toute initiative, toute espérance, tout amour de la vie. Un philosophe de l'école stoïcienne écrit : « Je ne fais rien de nouveau, je ne vois rien de nouveau, et à la fin j'en ai la nausée ! » Quand saint Paul évoque le fait que nous avons tous, une fois ou l'autre, « vécu selon le monde », ne faisait-il pas allusion à cette vie d'éternelles répétitions, sans espoir de changement et de renouvellement ?

...incapable de prévoir l'avenir

Que l'histoire ait un sens, voilà une idée qui n'avait jamais effleuré les philosophes de l'Antiquité. Un processus qui, telle la nature, se répète sans cesse, n'en a évidemment pas. Or, là où la vie n'a pas de sens, la peur pénètre. Les hommes de l'Antiquité craignaient donc l'avenir et s'accrochaient au passé, qu'ils enrobaient d'ailleurs de légendes. Certains historiens du XIX^e siècle nous ont donné une image des Grecs plus conforme à leurs idées et à leurs sympathies qu'à la réalité : selon eux, les Grecs étaient des libéraux, des optimistes, des progressistes — un peu comme les gentlemen anglais de l'époque libérale ! En fait, c'est le pessimisme et l'esprit de résignation qui dominaient.

Un savant hollandais, van Groningen, auteur d'un remarquable ouvrage sur les Grecs, remarque que ceux-ci vivaient « ancrés dans le passé... Leur attitude était toute rétrospective ; placés devant une nouvelle situation, ils regardaient en arrière. » Van Groningen a cette phrase amusante : « Jamais des Grecs n'auraient pu concevoir un plan quinquennal, eux auxquels répugnait l'idée d'établir un budget régulier pour l'Etat. »

Il est très révélateur que le meilleur moyen de faire passer une réforme politique, en Grèce ou à Rome, consistait à dire au peuple que, de cette façon, on entendait revenir à une mesure prise par leurs ancêtres. Le passé était une valeur sûre, l'avenir hasardeux et terrifiant, le temps ne créait pas de nouvelles valeurs. Au contraire, disait un poète romain, « le temps consume et détruit les valeurs existantes. »

Le langage lui-même reflète cette attitude. Ainsi, le mot « nouveau » a en grec et en latin quelque chose de déplaisant, de problématique, de dangereux. La pire chose qu'un bon citoyen romain pouvait imaginer était la révolution ; or le mot latin pour révolution n'est-il pas *novae res* ?

L'apport historique de l'Évangile...

Il est caractéristique à cet égard que le philosophe grec Celsus, qui attaqua vivement le christianisme, lui reprocha d'être quelque chose de *nouveau* et de sortir des sentiers de la tradition. Sur ce point, il avait certes raison ! Dans le Nouveau Testament, le mot *nouveau* apparaît dans son sens éminemment positif, avec tout son contenu d'espérance, de promesse, de triomphe. Les Évangiles n'annoncent-ils pas l'avènement d'un homme nouveau et d'une cité nouvelle ?

Message d'espérance et expérience personnelle tout à la fois. Aussi bien l'idée chrétienne que l'histoire a une finalité, au lieu d'être la répétition d'un cycle ininterrompu, est le message le plus révolutionnaire qui ait jamais été proclamé sur cette terre. L'essence même de la philosophie chrétienne de l'histoire s'y résume.

...qui permet à chaque homme de jouer son rôle

La fin de l'Antiquité, l'écroulement de l'Empire romain, voient l'effacement d'une philosophie de l'histoire sans perspective et sans espoir, et l'avènement d'une nouvelle civilisa-

tion. Si l'on voulait établir le certificat de décès de la civilisation antique et certes glorieuse, il faudrait dire qu'elle est morte pour avoir méconnu la possibilité d'un changement de l'homme, ce qui du même coup barrait la route à tout espoir de renaissance.

La force de pénétration exceptionnelle du christianisme, à l'heure du déclin de l'Antiquité, est due aussi, il faut le dire, au fait que tout chrétien, aussi modeste que fût sa condition sociale, était animé d'une expérience personnelle qui faisait défaut à l'empereur-philosophe. C'est là, dans cette expérience de renou-

vement personnel, que se trouve le point de départ d'un phénomène historique incroyable, de cette renaissance qui a été de tous temps le privilège des branches de la famille humaine qui se confient en Dieu.

L'histoire de notre civilisation chrétienne est celle d'une série de renaissances. Pouvons-nous en faire, une fois de plus, l'expérience ? A une condition : d'abord de vivre la foi qui est la source de tous les changements ; puis, d'être prêts à cette renaissance personnelle promise par l'Évangile à chaque individu autant qu'à l'humanité.

NOUVELLE-ZÉLANDE



New Zealand Information Service.

Ces enfants de races chinoise, européenne, indienne et maori sont tous Néo-Zélandais. Ils jouissent tous d'une éducation gratuite de la maternelle à l'université et ont tous accès sur une base d'égalité à la vie du pays. La Nouvelle-Zélande va-t-elle savoir exporter le secret d'une forme de société qui reconnaît et inclut chacun ?

Aimez-vous ce journal ?

Si vous lisez ce journal pour la première fois et que vous désirez en recevoir à l'essai quatre numéros, ou si vous connaissez quelqu'un qu'il pourrait intéresser, remplissez le bulletin ci-contre.

A adresser sous enveloppe ouverte à la *Tribune de Caux*, CH-1824 Caux. (En Suisse affranchir avec 10 ct.)

Veuillez envoyer gratuitement la *Tribune de Caux* pendant deux mois à

NOM : _____

PRÉNOM : _____

ADRESSE : _____

Une jeune musulmane turque nous raconte son histoire. Elle a vingt-trois ans et vient de passer une licence en psychologie à l'Université d'Ankara. Après avoir suivi un des cours de formation à Caux l'année dernière, elle est revenue cet été avec l'intention de passer un an avec le Réarmement moral.

Etudiante turque

Dans l'université occupée je faisais la cuisine pour les manifestants

L'UNIVERSITÉ d'Ankara est l'un des centres des mouvements étudiants révolutionnaires. La plupart des manifestations commençaient chez nous. Lancées sur des revendications universitaires, elle s'étendaient rapidement à d'autres questions. Un jour, nous avons protesté contre la nomination d'un ambassadeur américain, qui avait été précédemment au Vietnam, et sa voiture a été brûlée dans notre école. Il est clair que derrière ces mouvements étudiants, il y a un plan international concerté mais nous n'en étions pas tous conscients.

Au printemps 1969, j'ai participé activement à des manifestations contre le recteur, considéré comme trop intransigeant. En fait, notre idée était de créer un précédent en vue de l'occupation des bases américaines en Turquie, aussi avons-nous « occupé » le bâtiment principal pendant cinq jours. Je faisais partie de l'équipe de cuisine. Nous devions nourrir plus de cinq mille étudiants. Finalement la police est intervenue, l'école fut fermée et bon nombre de nos camarades furent arrêtés.

Dans le feu de cette bataille, je pensais vraiment avoir trouvé un but auquel je pourrais consacrer toute ma vie. Cependant, à peine la manifestation terminée, l'esprit de corps disparut et les étudiants se divisèrent en factions. Puis j'ai découvert que l'argent que j'avais donné à un camarade pour acheter des vivres avait été utilisé à d'autres fins. Les beuveries et les coucheries des occupants m'ont dégoûtée bien que je n'aie eu à ce moment-là aucune règle de vie.

C'est en juin de l'année dernière que des personnes du Réarmement moral, de passage dans notre ville, sont venues dîner chez nous sur recommandation d'une amie de ma mère. Je leur ai déversé tout ce que je sentais. Mais le lendemain, ce qui me restait de la soirée, c'était les quatre critères dont ils avaient parlé, et je me surpris à me les répéter : honnêteté absolue, pureté absolue... J'ai revu ces gens et ils m'ont invitée à Caux.

Caux fut une révélation. Pas de personnel pour faire la cuisine et servir les repas ! Tandis que moi, qui croyais défendre la cause des ouvriers et celle des droits de l'homme, je ne levais pas le petit doigt à la maison. C'était ma mère qui faisait tout.

Une autre chose m'y a frappée. Les gens que je rencontrais étaient conséquents avec eux-mêmes. Ils cherchaient à vivre ce dont ils parlaient. Ils avaient aussi le courage de me dire sans ambage ce qu'ils pensaient de moi. Quelqu'un m'a dit, par exemple, que j'étais



égoïste. J'en fus tout d'abord vexée, mais cela m'a conduite à me voir telle que j'étais. Moi qui me croyais courageuse, sans peur de personne, j'ai découvert que j'étais surtout préoccupée de l'opinion des autres.

J'ai écrit à mes parents tout ce qu'ils ne savaient pas de moi. Par la suite, j'ai appris qu'ils avaient été sur le point de m'abandonner à mon sort. Incapables de me transmettre leur foi religieuse, ils voulaient me rayer de leur vie. Mon changement a permis un sauvetage in extremis. Mais le sauvetage fut glorieux ! Nous avons pu parler franchement de tout et lorsque, cette année, j'ai voulu revenir à Caux, mes parents m'ont donné leur plein appui.

Et mes camarades ? Un garçon qui voulait faire de moi une révolutionnaire socialiste m'a dit : « Tu es devenue le genre de personne que je voulais faire de toi. » Mais il s'est très vite rendu compte que ma manière de voir était maintenant encore plus « révolutionnaire » que la sienne. Il objecta à mes idées sur Dieu et au fait que j'avais laissé tomber certaines choses telles que boire, fumer et flirter.

Si j'ai abandonné ainsi certains luxes de la vie, ce n'est pas parce que quelqu'un m'y a forcée. Simplement, c'est comme cela que je voulais vivre désormais. Si on avait essayé de me forcer, j'aurais à coup sûr fait le contraire. J'ai découvert que Dieu m'aime et qu'il est un ami bien plus satisfaisant que tout ami humain. Je sais qu'il a un plan pour chacun, bien plus passionnant que tout plan jamais proposé par un être humain.

C'est un film qui a produit en moi le choc décisif : *Hommes du Brésil* qui retrace l'histoire des dockers du port de Rio de Janeiro. Le film était en français et je n'ai rien compris du dialogue, mais Damasio, cet agitateur ouvrier, m'a semblé me parler directement comme s'il avait été mon grand-père et lorsque, grâce à son changement, sa petite fille infirme s'est mise à marcher, ce miracle m'a touchée au plus profond. Je me suis précipitée dans ma chambre, je me suis mise à genoux et j'ai dit à Dieu : « Si tu existes, si un miracle comme celui-là s'est vraiment passé, montre moi ce que je dois faire, pour moi, pour ma famille, pour mon pays. »

Je n'avais jamais cru au changement des hommes, mais pour moi, le changement a été aussi réel qu'un objet qu'on touche. Le lendemain je me sentais toute différente. J'étais en paix.

Certes le combat avec moi-même n'a-t-il pas cessé, mais désormais il valait la peine d'être mené car je savais pourquoi je le menais.

Les mois suivants ont été les meilleurs de ma vie, même si j'ai quelquefois suivi mes idées nouvelles avec un certain fanatisme, sans beaucoup d'humour. Mes pensées n'étaient plus occupées par mon petit copain, mes vêtements, ma coiffure, ma peur de me sentir seule. Je ne me suis sentie perdue que lorsque j'ai négligé mon recueillement matinal. J'ai appris ainsi que la direction de Dieu est ce qui permet d'aller de l'avant

Je suis convaincue que cette expérience est celle dont mon pays a besoin. Nous avons en effet les mêmes problèmes que partout. Si vous devez dix mille francs au fisc, vous en donnez mille à l'inspecteur et n'en payez que mille à l'Etat. C'est là pratique courante. A cause de cela et de notre sous-développement, nous avons perdu toute perspective pour nous-mêmes. Le pays ne pourra être sauvé que si notre génération se consacre à offrir à notre peuple un objectif plus grand. Certains de mes camarades socialistes qui prétendent se battre pour le monde ne sont en fait que des égoïstes. Ils se démènent pendant qu'ils sont étudiants puis ils partent en Australie pour se faire de l'argent. Ils oublient la Turquie et exploitent l'Australie. Ils disent : « La Turquie ne nous veut pas. » Moi je leur demande : « Voulez-vous la Turquie ? » C'est à nous qu'il incombe de faire de la Turquie ce qu'elle est appelée à être : un pont entre l'Europe et le Moyen-Orient.

Majeures?

Sans doute suis-je en retard, grandement en retard sur mon époque, mais je continue à croire que le monde est fait d'hommes et de femmes — oui — et que ceux-ci sont censés faire ensemble quelque chose de bien. Par contre j'ai du mal à croire que l'octroi du droit de vote à celles qui ne l'auraient point encore créera l'harmonie d'un coup de baguette magique, apportera un changement dans la vie des unes ou dans la politique des autres. Pour tout dire, ce que nous faisons aujourd'hui, avec les droits ou les handicaps que nous avons, me paraît plus important que ce que nous ferons à Pâques ou à la Trinité.

Faisons donc un petit tour dans une commune du bon pays helvétique où les hommes au pouvoir ont décidé de partager avec leurs compagnes les responsabilités devant les urnes. Du coup, n'était-il pas logique qu'elles soient représentées au Conseil communal? Mais voilà où les choses se compliquèrent, où plutôt la réalité montra son nez derrière les idées. On fit le tour des candidates possibles — et la commune ne manquait pas de citoyennes dotées d'un bon cerveau, d'une bonne langue et d'un brin de poigne même. Mystère de la logique féminine, ce fut non partout. La même logique sans doute qui milite pour l'établissement des vacances... en escomptant que ce soit les autres qui étaient! Personne donc.

Une mère de famille, que nous appellerons M^{me} Durussel pour les besoins de la cause, décida que puisqu'il fallait que quelqu'un se lance, elle le ferait. « J'en connais au moins six qui seraient beaucoup mieux que moi, dit-elle, mais elles ne veulent pas s'exposer. » Et elle explique : dès l'instant où l'on fait partie du Conseil communal, il y a une partie du village qui est contre vous par principe. On est exposée, on est isolée. Du jour au lendemain, des gens cessent de vous saluer dans la rue! Et les langues vont bon train : « Ah! c'en est encore une qui veut se mettre en avant. »

M^{me} Durussel prit son courage à deux mains et passa outre. Elle arriva, le cœur un peu battant, à sa première séance. « Ils étaient tout empruntés, dit-elle, et ne savaient trop que faire de moi! Pour finir, c'est moi qui ai demandé : puis-je m'asseoir? Mais, après la séance, la glace était rompue et ils étaient trois à se précipiter pour m'aider à enfiler mon manteau! Pourtant je n'avais rien fait, je n'avais rien dit. »

Et c'est là ce qui m'intéresse dans la façon dont M^{me} Durussel est entrée dans l'arène politique : elle a commencé par ne rien dire! D'emblée elle a gagné le respect — et l'oreille — de ses collègues masculins. Pourtant ce n'était pas par calcul : elle était consciente d'avoir beaucoup à apprendre auprès de gens qui avaient siégé sur ces bancs bien avant elle, et voulait apprendre.

Et puis, il faut dire qu'elle avait de l'ambition : elle croyait qu'une femme qui ne pense pas à elle-même peut amener un élément nouveau. Peut dire par exemple le mot qui

change tout le climat d'une discussion. « Et quand on croit cela, dit-elle simplement, pas besoin de chercher à jouer un rôle, pas besoin non plus d'essayer de tirer du travail à soi! »

« Surtout, continue-t-elle non sans conviction, il est tellement important que nous ne pensions pas que nous sommes égaux. Nous ne le sommes pas, nous sommes différents, nous avons des réactions totalement différentes. Les hommes ont besoin de nous, pas pour que nous prenions tout en mains, mais parce que nous avons à introduire un élément de paix, de direction intérieure. »

Comme je ne veux pas divulguer des secrets d'Etat, s'agisse-t-il d'une commune, je ne raconterai pas de cas où l'intervention de M^{me} Durussel a renversé le courant alors que l'affaire semblait jouée déjà. Mais, sans trahir personne, je puis dire qu'à chacune de ces occasions elle a amené le Conseil à prendre en considération des êtres en chair et en os autant ou plus que des projets, des idées ou des sous. C'est un art. Un art faute duquel certaines régions du monde semblent condamnées au rôle de volcan perpétuel. Et un art qui ne s'improvise pas.

M^{me} Durussel a dû l'apprendre quelque part et où donc si ce n'est dans sa famille?

« Je remarque bien la différence dans une séance, dit-elle, quand j'ai laissé derrière moi une maisonnée chagrine, sans unité de cœur. Comment pourrais-je alors être un élément d'unité au Conseil? Au lieu d'être moi-même, je commence à me préoccuper de l'opinion des autres et je perds ma liberté de jugement. » Difficile d'énoncer plus clairement une des lois universelles de la cuisine politique!

M^{me} Durussel donc apprend chez elle les leçons de la vie. Là, elle a fait l'apprentissage du silence intérieur qui lui permet d'être elle-même à un Conseil, comme elle est elle-même avec son mari ou ses enfants. Etant grand-mère autant que conseillère, il lui arrive de pousser patiemment sa petite-fille sur une balançoire. Or, à deux ans et demi, on n'est pas sans comprendre bien des choses : « Dis, grand-maman, crie une petite voix du haut de l'escarpolette, dans ta maison y'a pas de voisins, alors on peut faire du bruit? Mais, dans ta maison, il y a toujours Dieu, n'est-ce pas? »

Si l'on peut, à deux ans et demi, comprendre ce qu'il y a d'important chez M^{me} Durussel, ne pourrait-on le saisir quand on a passé vingt ans — ou vingt et un ou dix-huit selon les pays? Et il ne faudrait pas chercher ailleurs le pourquoi de son apport à la vie politique. Drôle, n'est-ce pas, que sous prétexte d'égalité, de promotion et d'épanouissement, tant de femmes se privent d'être dans le monde les M^{me} Durussel qui apportent un renouveau?

Jacqueline.

Printemps à Melbourne

ÉTUDIANTS barbus aux longs cheveux bouclés, jeunes filles en blue-jeans ou robes orientales circulent dans le hall enfumé de l'Université de Melbourne. Quelques militants sont assis derrière la longue table couverte des publications du S.D.S. (Students for Democratic Society), mouvement étudiant d'extrême-gauche.

En face, s'ouvrent les portes du théâtre où la revue musicale *Il est permis de se pencher au-dehors* est présentée. Des membres de la troupe sont là et s'entretiennent avec les étudiants qui passent. Beaucoup sont leurs futurs spectateurs ; dans quelques heures ils prendront place peut-être à côté du ministre de l'Éducation, d'un dignitaire de l'Église, d'une mère de famille, ou d'un syndicaliste, des gens qu'ils ne rencontrent jamais.

C'est la semaine du « moratorium ». Des milliers de gens vont marcher dans les rues de Melbourne pour protester contre l'envoi de soldats australiens au Vietnam. Le jour de la manifestation, une page entière du *Sun*, le plus important quotidien australien, est consacrée à Martine Algrain, étudiante française qui participa activement aux événements de mai 1968 et voyage maintenant avec le groupe du Réarmement moral. « Ce qui ne va pas avec nous, étudiants, déclare-t-elle, c'est que la plupart du temps, nous ne vivons

pas selon les idées que nous défendons. Ma rencontre avec *Il est permis de se pencher au-dehors* m'a montré comment passer de la théorie à la pratique. »

Le même soir, quelques manifestants, porteurs de drapeaux rouges et noirs, font irruption dans le théâtre, ils occupent la scène. Mais certains de leurs camarades, venus en avance pour voir le spectacle, les rappellent à l'ordre : « Contre qui manifestez-vous? Ce sont de vrais révolutionnaires. Ils veulent aussi changer le monde. » Devant cette réaction inattendue, les envahisseurs disparaissent aussi vite qu'ils étaient venus. Une heure après, il y a tellement de spectateurs que beaucoup devront s'asseoir sur les escaliers et dans les espaces disponibles entre les fauteuils.

Branle-bas dans les écoles

Monash, une autre université de Melbourne, qui a la réputation d'être la plus progressiste d'Australie, envoie des délégations à chaque représentation. Une semaine auparavant, invitée par un des organisateurs du « moratorium », la troupe y a donné un programme de 50 minutes. En contemplant les garçons et filles mollement allongés sur le plancher du Foyer universitaire, on pouvait se demander

qui aurait la force de faire les quelques pas nécessaires jusqu'à l'auditorium ! Mais quatre cents viennent et ils restent plusieurs heures pour rencontrer leurs visiteurs d'outre-mer. Certains vident leurs poches pour contribuer aux frais de déplacement de la troupe en Papouasie. Des dizaines de livres sont vendus.

Tout comme les universités, les écoles de Melbourne sont l'enjeu d'une véritable lutte idéologique. Les plus réputées d'entre elles sont confessionnelles et chaque jour y commence par une prière. En même temps, des pamphlets anti-gouvernementaux, en faveur de l'avortement, contre la censure, etc., y sont distribués, l'usage de la drogue se répand et beaucoup se déclarent ouvertement athées.

Plus de 700 écoliers viennent voir le spec-

tacle. Dans une école de jeunes filles où habitent deux membres de la troupe, les grandes classes se réunissent et décident de stopper toute critique négative pour examiner ensemble les mesures pratiques qui permettront de changer ce qui en a besoin dans leur établissement. Dans une autre, 9 jeunes filles décident de se rencontrer chaque matin pour mettre en commun leurs idées. Elles s'engagent à mettre en pratique dans leur vie scolaire et familiale les valeurs qu'elles voudraient voir adoptées par d'autres.

La révolte de leurs enfants est le plus grand sujet d'inquiétude des Australiens, alors que les jeunes s'étonnent des attitudes rigides de leurs parents qu'ils attribuent à l'âge ou à des structures sociales dépassées.

Manifestations de rue, débats télévisés et articles de journaux ont clairement démontré que la solution n'est pas dans des affrontements violents ou une mutuelle indifférence.

Durant les quatre derniers mois, *Il est permis de se pencher au-dehors* a offert à des milliers d'Australiens une troisième voie : l'unité dans la création d'un monde meilleur, basée sur un changement pour chacun. L'écho rencontré par la revue témoigne que c'est là une idée que les Australiens attendaient. S'ils décident de la vivre, ils pourraient trouver une issue à leurs propres contradictions et contribuer à faire sortir d'autres pays du borbier des divisions.

Catherine Guisan.

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours
Publié par Editions
Théâtre et Films de Caux S.A.
Rédaction, administration, publicité :
Case postale 3, 1211 Genève 20
Tél. (022) 33 09 20 CCP 10 - 25 366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—
Autres pays Fr. 18.—
France F 20.—

à verser au CCP 73, Lyon,
Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :

Suisse Fr. 9.—
France F 10.—

Rédacteurs responsables :
Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

Vient de paraître

Le Lever de la nuit

scénario du film de Peter Howard

Adaptation française de J. Willemetz
et J. Cohen

Illustré de huit photographies

Fr. s. 4.— F.f. 4,50

(Dès dix exemplaires, réduction de 10%)

Bulletin de commande à découper et
envoyer à :

Editions de Caux, Case postale 218
6002 Lucerne

ou

Réarmement moral

68 bd. Flandrin, Paris 16^e

Veillez adresser exemplaires
du **Lever de la nuit**

Nom :

Adresse :

Nouveautés
Elegance
Qualité



lausanne
genève
neuchâtel
fribourg
chaux-de-fonds
basel



la maison du tricot sa